

Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

I. UN DIALOGUE D'AMOUR

“ Juantzin, Juan Diegotzin ! ”

Au lieu de l'effrayer, l'appel très suave, très doux, enflamme d'amour le cœur du *macehualli*, du campesino. La voix féminine, très caressante, appelle vers le sommet de la colline du Tepeyac, dans la direction du levant. Depuis un moment, Juan Diego fixe l'endroit des yeux parce qu'un ramage insolite s'y fait entendre, comme un concert d'oiseaux rares dont le chant harmonieux surpasse celui du *cascabel*, de la litorne marine et autres espèces au chant renommé qui peuplent les bosquets du Mexique. Soudain la musique s'est tue, le calme est revenu et une voix enchanteresse l'a appelé tendrement : « *Mon petit Jean, mon petit Jean-Jacques !* » Mais ni la traduction française ni la traduction espagnole : « *¡ Juanito, Juan Dieguito !* » ne sauraient rendre exactement la nuance d'exquise courtoisie, de quasi révérence qui relève la familiarité contenue dans le suffixe nahuatl « *tzin* ».

Cuauhtlatóatzin – diminutif de *Cuauhtlatóhuac*, « celui qui parle comme l'aigle » – a été baptisé sous le nom de Juan Diego en 1524. À cinquante-sept ans, c'est un homme encore alerte. Depuis qu'il a perdu sa femme, sa bien aimée Lucía, il n'a plus de pensée que pour le Ciel. Aussi, en entendant cette musique merveilleuse, il se croit en paradis. Il racontera plus tard le tumulte de ses pensées, qu'un délicieux récit indigène, en langue nahuatl, a conservé fidèlement : « *Est-ce que je le mérite ? Suis-je digne d'entendre une telle merveille ? Peut-être suis-je tout simplement en train de rêver ? Où suis-je ? Peut-être dans la Terre Fleurie dont nous parlaient les anciens, nos grands-parents, la Terre nourricière ? Peut-être suis-je au Ciel ?* »

Voilà bien, pris sur le vif, le syncrétisme dont demeure imprégnée la mentalité de ces néophytes, dix ans après la Conquête, au témoignage même de toutes les chroniques missionnaires. D'emblée, c'est une note d'authenticité qui va s'affirmer de mille autres manières au long du récit. De ce document, que l'on désigne par ses deux premiers mots *Nican Mopohua*, « voici le récit », nous possédons de nombreuses versions dont l'étude critique a donné lieu à d'innombrables ouvrages. La bibliographie est immense... et absente du livre de Lafaye ! Avant d'aborder cette question critique, nous suivrons ici, en la paraphrasant librement, la version qu'a publiée la revue savante *Histórica*, organe du Centro de Estudios Guadalupanos, dans son n° 3, 2^e trim. 1978, pp. 26 à 35, en gardant la liberté de nous en écarter lorsque le texte nahuatl nous semblera l'exiger (édition du P. Mario Rojas Sánchez, Ideal, México, 1978). Mais cette traduction espagnole rend d'une manière particulièrement heureuse la fraîcheur colorée et l'inimitable familiarité, mêlée de révérence religieuse et d'exquise courtoisie, de ce premier dialogue que le Ciel engage avec la terre au seuil de nos temps modernes... en langue aztèque !

LA DAME ENTRE LES ROCHERS

Juan Diego, le cœur battant d'allégresse, grimpa là où on l'appelait et découvrit une ravissante jeune fille, éblouissante de lumière, qui se tenait debout et lui demandait d'approcher. Quand il fut tout près, c'est elle qui engagea le dialogue d'amour :

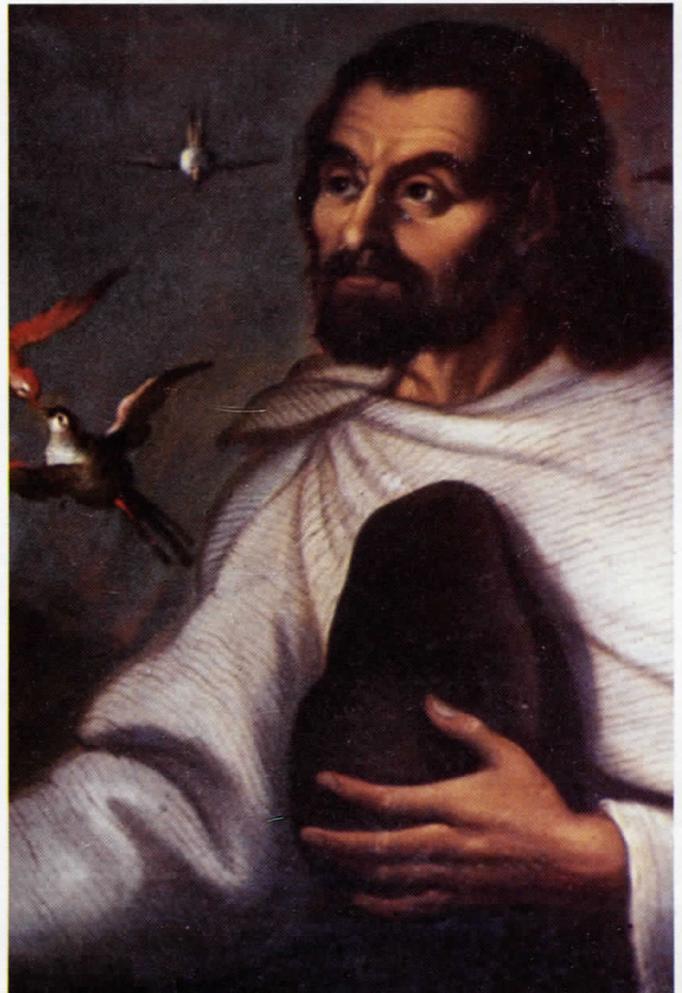
« *Écoute, mon petit enfant, le plus petit, où vas-tu ?* »

Lui était saisi d'admiration devant cette beauté qui n'était pas de la terre. Son vêtement était comme le soleil ; il irradiait des rayons de lumière qui transfiguraient tout. Les rochers et les cailloux de ce mont aride, entre lesquels poussaient quelques acacias et cactus, étaient métamorphosés en pierres précieuses, fines émeraudes et turquoises. Et la terre était baignée par des vagues d'arcs-en-ciel.

« *Ma Dame, mon enfant, ma Reine, répondit le vieil homme prosterné devant la toute jeune et noble enfant, je m'en vais aux affaires de Dieu, celles que nous enseignent les ministres de Notre-Seigneur, nos prêtres.* »

Ce matin-là, samedi 9 décembre 1531, premier jour de l'octave de l'Immaculée-Conception, Juan Diego se

Fig. 1 : *Juan Diego, le voyant du Tepeyac (1474-1548), par Cabrera (1751), béatifié par le pape Jean-Paul II le 6 mai 1990.*



qu'il désigne là-bas une Vierge à l'enfant, dite "**Vierge noire**", qui n'a rien de commun avec l'*Inmaculada* de Mexico (fig. 5).

Lafaye enchaîne : « *La résolution* (de l'énigme) par le P. Ugarte, dans son ouvrage classique sur l'histoire du culte de Marie en Amérique hispanique, ne peut satisfaire l'esprit critique ; qu'on en juge : "On est obligé de conclure, ou bien que ce nom lui a été donné par une espèce d'association d'idées, bien explicable dans ces circonstances, ou bien, mieux encore, parce que telle fut la volonté de la Vierge apparue." Si nous écartons la seconde solution, subordonnée à un acte de foi, pour examiner la première proposée par le savant jésuite, nous entrevoions une possible direction de recherche. » (ibid.)

Que voilà un étrange préjugé. Au nom de l'« esprit critique », défense à la Sainte Vierge d'entrer dans notre histoire ! Au nom de l'esprit critique, mais avant toute enquête historique, cette seule éventualité est à écarter comme « subordonnée à un acte de foi ». La foi serait-elle donc nécessairement dénuée de tout esprit critique, sans fondements rationnels ni historiques ?

Pour nous, qui n'avons pas d'*a priori* agnostique, la certitude historique « ne se contente pas d'être simplement morale, fondée sur ce qui arrive communément à l'homme, mais elle exige de meilleurs et plus solides fondements fournis par les documents et les monuments contemporains des faits dont il s'agit » (Fray Fidel de Jesús Chauvet, op. cit., p. 11).

Suivons cependant notre américaniste dans la seule « possible direction de recherche » qu'il aperçoit. Et voyons si elle aboutit à une certitude historique conforme aux règles modernes de la science.

UNE PEINTURE INDIENNE.

« Les témoignages du XVI^e siècle, écrit Lafaye, sont à vrai dire peu nombreux et tous sensiblement posté-

rieurs à la date de 1531, considérée par les dévots (depuis 1648) comme celle des apparitions. Le plus ancien est à notre connaissance celui d'un créole interrogé au cours de l'enquête ordonnée en 1556 par l'archevêque Montúfar, à la suite du sermon antiguadalupaniste du provincial des frères mineurs, Fray Francisco de Bustamante. Ce témoin prête au franciscain le propos suivant qu'il aurait tenu dans son sermon : "Et dire maintenant aux Indiens qu'une image peinte par un Indien faisait des miracles, serait jeter un grand trouble dans leur esprit." Voilà

une indication qui, si elle ne permet pas de résoudre la question du modèle iconographique de l'image du Tepeyac, est cependant intéressante. On sait d'ailleurs qu'un Indien du nom de Marcos s'était fait une grande réputation de peintre à Mexico, vers cette date. Il n'est donc pas a priori invraisemblable que l'image du Tepeyac ait été peinte par un Indien. » (307)

Ici apparaît manifeste la pétition de principe qui constitue toute la méthode « critique » de Lafaye. Puisqu'il n'est pas a priori invraisemblable, ce dont nous tombons absolument d'accord, il est donc a posteriori certain que l'image du Tepeyac est l'œuvre d'un Indien, puisque « l'esprit critique » ne nous permet pas d'envisager une autre possibilité. J'ai enquêté à Mexico sur les œuvres de ce fameux peintre indien, dans l'intention de me livrer à une étude comparative de ses œuvres et

de l'image merveilleuse. À mon profond étonnement, j'ai appris qu'il ne nous restait rien de l'œuvre de Marcos, ni originaux ni reproductions, ni descriptions de ses œuvres, rien ! Il n'importe à Lafaye ! Ceux qui croient aux apparitions, les « dévots », seront dénoncés tout à l'heure comme fondant leur croyance sur un récit laissé par « un certain Antonio Valeriano » (327 ; cf. supra), apparemment inconnu, dont Lafaye ne parlera plus. Mais ici Marcos nous est présenté comme le plus célèbre peintre de son temps ; c'est « donc » lui



Fig. 5 : La "Vierge Noire" vénérée en Espagne (Estrémadure) aurait été selon la tradition sculptée par saint Luc, cachée longtemps à Byzance, apportée à Rome par saint Grégoire le Grand qui l'envoya à saint Léandre, évêque de Séville. Cachée de nouveau lors de l'invasion maure elle fut découverte miraculeusement par un berger au XIV^e siècle. Une étude scientifique a permis de dater cette œuvre de facture byzantine, en bois de cèdre, des tout premiers siècles de notre ère.

Fidel de Jesús Chauvet,

divulgué la dévotion à Notre-Dame de Guadalupe (...) on ne s'entretient plus qu'en disant : " Où pourrions nous aller ? Allons à Notre-Dame de Guadalupe. " » Un autre témoin, Francisco de Salazar, « a vu des Espagnols aussi bien que des indigènes entrer à genoux dans le sanctuaire, avec une grande ferveur, depuis la porte jusqu'à l'autel où se trouve l'Image de Notre-Dame de Guadalupe ». Ce témoin ajoute que de petits enfants qui ont l'âge de raison, voyant leurs parents s'entretenir de cette dévotion, les importunent jusqu'à ce que ceux-ci consentent à les emmener à l'ermitage. Et il conclut : « Il apparaît que le soutien de cet ermitage et de cette dévotion sera pour le plus grand bien de tous, et faire le contraire serait ôter tout courage et, pour ainsi dire, la vie même à ce peuple. »

Il semble que le résultat le plus clair de l'incident fut d'imprimer un nouvel élan au pèlerinage. Un témoin achève sa déposition en déclarant : « Et dorénavant, si nous y allions une fois, nous irons maintenant quatre fois. »

L'affaire ne fut pas menée à son terme, pour des raisons à élucider. Le folio 5^a porte simplement la mention : *Suspéndase y la parte es muerto*, de la main de Montúfar. « Il est probable, écrit le P. Chauvet, que le tribunal royal et le vice-roi lui-même, don Luis de Velasco, à l'autorité duquel le P. Bustamante en avait appelé directement, durent intervenir dans l'affaire et conseiller modération et prudence aux deux partis en lutte. » (120) Mais si l'évêque renonça à procéder canoniquement contre le prédicateur franciscain, il prit des mesures de rétorsion contre les diffamateurs de la Vierge : il retira la charge du sanctuaire marial aux franciscains. Ayant trouvé huit mille pesos dans la caisse, une somme considérable, il fonda un bénéfice ecclésiastique et restaura le vieil ermitage. C'est ce qui permettra au chapelain Antonio Freyre d'écrire bien plus tard, en 1570 : « l'ermitage de Tepeaca (...) fut fondé, il y a environ quatorze ans par monseigneur l'archevêque, avec les aumônes données par les fidèles ».

UNE CONSPIRATION DU SILENCE.

Au fond, l'affaire se conclut un peu comme la querelle qui opposa l'évêque de Troyes à la famille de Charny, propriétaire du Saint Suaire au XIV^e siècle. Dans son mémoire au pape d'Avignon Clément VII (1389), Pierre d'Arcis dénonçait le scandale qu'il y avait à laisser croire aux fidèles que le Suaire était le vrai Linceul du Christ, alors que « ledit linge avait été astucieusement peint ». Clément VII imposa silence aux deux parties, et permit que l'on continuât d'offrir le Suaire à la dévotion des fidèles, à condition qu'on leur expliquât bien qu'il ne s'agissait que d'une « représentation » et non pas du Linceul de Jésus-Christ lui-même.

Le résultat est qu'un brouillard épais enveloppe la

manière dont le Saint Suaire est tombé en possession de la famille de Charny.

Il en va de même de l'ayate de Juan Diego. « Le silence des missionnaires résolus à se taire sur cette dévotion, ne pouvant ni l'interdire, ni la supprimer », fut peut-être imposé par le Conseil des Indes ou le Roi, conjecture le P. Chauvet (129). De toute manière, que les chroniqueurs et les historiens des missions mexicaines de la fin du XVI^e siècle aient gardé le silence, non seulement sur les origines miraculeuses de l'Image mais sur le fait même du « culte extraordinaire et asservissant », selon l'heureuse expression du Père Chauvet, rendu à cette Image pour ainsi dire sous leurs yeux, manifeste qu'ils obéissaient à une consigne. Ce qui saute aux yeux, par exemple à la lecture de Fray Jerónimo de Mendieta dont l'*Historia eclesiástica Indiana* (1597) ne mentionne même pas le sanctuaire du Tepeyac ! Seuls un ou deux historiens franciscains se sont risqués à parler de ce *culto guadalupano del Tepeyac*, en le présentant comme une dévotion particulière à la masse indienne récemment convertie de l'idolâtrie, non comme le culte de toute la population espagnole, créole et indigène.

Fray Bernardino de Sahagún et, plus tard, Fray Juan de Torquemada, dans les années qui suivent l'esclandre de leur provincial, présentent ce culte comme un culte chrétien de *substitution*, au lieu d'une manifestation originalement mariale et catholique (Chauvet, 71). L'attitude de Sahagún paraît décisive à Lafaye : « La lucidité du franciscain est ici le garant de la sincérité de son dessein : décrire les anciennes formes de la religion mexicaine pour aider à l'extirpation de l'idolâtrie. » (288) Mais le parti pris est évident : Sahagún est "lucide" *a priori* et donc sincère ; les autres, les *guadalupanos*, sont de mauvaise foi – jusqu'à fabriquer de faux documents – et c'est ce qui les aveugle !

Lafaye ici épouse d'instinct l'*a priori* des franciscains eux-mêmes, parce qu'il sert sa thèse, mais il en méconnaît la nature profonde. Le P. Chauvet, qui est un des meilleurs historiens contemporains de sa congrégation, en a fait l'objet d'un des chapitres les plus remarquables de son ouvrage. Sa fine analyse de la mentalité « *prétridentine* » des missionnaires évoque irrésistiblement, une certaine mentalité postconciliaire lorsqu'elle s'en prend à des formes prétendument « *exagérées* » du culte populaire envers la Très Sainte Vierge en général et au Mexique en particulier. C'est lui-même qui fait le rapprochement, tellement il s'impose au vu des démêlés de Fray Maturino Gilberti, par exemple, avec les juges du Saint-Office, et c'est un trait de lumière. « Les théologiens post-tridentins du Saint-Office n'étaient pas d'accord avec certaines doctrines des missionnaires franciscains, relatives au culte des images et sur la base desquelles ils attaquaient le culte de la *Guadalupana*... Ainsi nous découvrons

d'idolâtrie, divergent quand il s'agit d'expliquer son origine. Sahagún qui écrit en 1576, allègue l'ignorance : « *l'origine de cette dévotion n'est pas connue de façon sûre* ». Tandis que Fray Juan de Torquemada écrit, vingt-quatre ans plus tard, que ce sont les franciscains qui ont créé ce sanctuaire. Mais ni l'un ni l'autre n'osent reprendre l'affirmation de leur provincial selon laquelle l'Image qu'on y vénère a été « *peinte par un Indien* », ni sa négation des miracles que cette Image faisait, et qui étaient alors de notoriété universelle. De ces miracles que Bernal Díaz del Castillo, Don Juan Suárez de Peralta et tant d'autres à la même époque attribuent à la Vierge du Tepeyac, Sahagún ne souffle mot. C'est d'autant plus frappant

qu'il englobe dans sa réprobation deux autres sanctuaires consacrés respectivement à sainte Anne et à saint Jean-Baptiste, pour la raison qu'il ne s'y fait pas de miracles et donc que la grande affluence d'indigènes dans ces églises ne s'explique pas autrement que par les antiques superstitions. « *En revanche, quand il se réfère à Tepeaquilla, il n'ose écrire "qu'ici il n'y a aucun miracle". Il garde le silence. Son grand argument contre l'ermitage est qu'ils appellent la Sainte Vierge du nom de Tonantzin. Mais sur les miracles qui ont lieu ici, pas une parole. Sahagún est un historien véridique : il ne pouvait manquer à la vérité en niant ce que beaucoup de témoins proclamaient.* » (Chauvet, 153)

UNE CONVERSION RADICALE : DU PANTHÉON AZTÈQUE AU CIEL CATHOLIQUE

Ni les franciscains du XVI^e siècle, pour cause d'iconoclasme érasmien, ni Lafaye, pour cause d'évolutionnisme rationaliste n'ont voulu reconnaître la rupture de tradition totale que représente à cette époque et en ce lieu, de la part des Indiens, ce culte rendu à une telle Image.

C'est tout le contraire du syncrétisme ! La vérité historique oblige à dire que nous touchons là, indiscutablement, la preuve de la conversion radicale de ces populations profondément idolâtres à un culte purement catholique et profondément marial. Cette incroyable rupture doublée d'une innovation subite, et durable, constitue une des énigmes les plus passionnantes de l'histoire du Nouveau Monde.

Lafaye ne pouvait pas ne pas voir cette évidence. C'est pour la fuir qu'il mentionne en passant les travaux de Jacques Soustelle, le maître incontesté d'une matière touffue et difficile, mais sans en citer une seule ligne. Car ce qui se passait là-bas avant permet de mesurer l'incroyable nouveauté de ce qui s'y pratiquera après.

INFESTATION DE SATAN.

« *La terre nourricière, la terre mère, aspect féminin de la dyade fondamentale des anciens Otomis par exemple (le "Vieux Père"-feu, la "Vieille Mère"-*

terre), bien qu'elle ait dû être vénérée dès une époque reculée, n'apparaît que tardivement dans l'art. Chez les aztèques, son rôle de protectrice des moissons est réservé à Chicomecoatl, "Sept-Serpent", représentée le plus souvent avec des épis de maïs dans les mains. C'est en tant que mère du grand dieu tribal Huitzlopochtli, donc en tant que mère du soleil, de la lune et des étoiles, qu'elle est adorée sous le nom de



Fig. 11 : *Détail de la colossale statue monolithique de Coatlicue, découverte en 1790 au centre de la ville de Mexico, haute de 2,60 m et pesant 12 tonnes. C'est une femme monstrueuse dont les mains sont des pattes de jaguar et les pieds des serres d'aigle. Elle vient d'être décapitée, comme l'étaient les femmes qu'on sacrifiait pendant les rites de fécondité ; deux jets de sang jaillissent de sa gorge tranchée ; et se rejoignent comme deux têtes de serpent affrontées, ce qui lui compose une sorte de masque humain étrange et terrible que l'on voit ici. De la ceinture aux genoux, elle porte une jupe de serpents entrelacés ; sa poitrine est couverte d'un pectoral fait de cœurs et de mains alternés, avec un crâne comme pendentif* (cliché François Delaporte).

Coatlicue, Celle - qui a - une - jupe - de serpent ou de Cihuacoatl, le Serpent-femme (L'Art du Mexique ancien, 23).

Une statue de cette Tonantzin, « *Mère-de-Dieu* », particulièrement fameuse, est conservée au musée anthropologique de Mexico (fig. 11). Je demeurai saisi, en présence de ce monstre, d'un frisson d'horreur : sa tête est formée par le bizarre accouplement de deux têtes de serpent, sa jupe est un grouillement de serpents ; c'est vraiment l'expression formidable de cette obsession du serpent qui « *semble avoir fasciné l'imagination indienne. Toute*

l'iconographie maya, celle de Teotihuacan, de Xochicalco, des Aztèques, regorge littéralement de représentations ophiennes » (ibid., p. 22). La statue de Coatlicue en est comme le flamboiement ultime à la veille de la conquête espagnole.

Les premiers missionnaires franciscains y verront la marque d'une infestation de Satan. Soustelle s'indigne

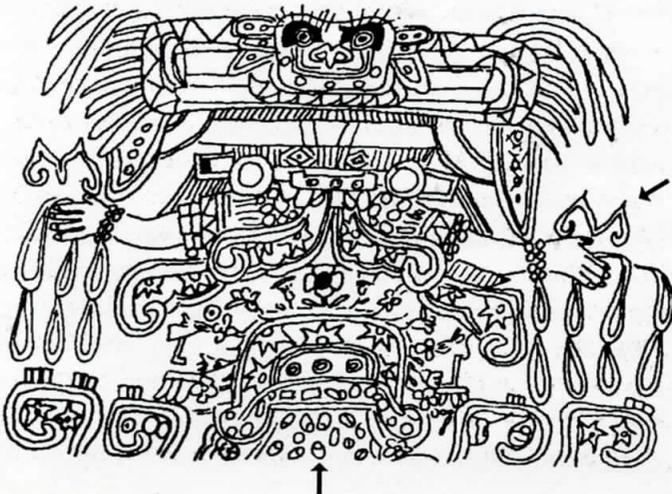
du soleil, on dirait plutôt qu'elle l'éclipse. Elle n'est pas non plus couronnée de douze étoiles, mais quarante-six étoiles brillent sur son manteau. Elle est enceinte mais ne crie pas dans les douleurs. De telles différences dans la ressemblance sont sans doute d'une haute et mystérieuse signification. Elles nous permettent pour le moment d'affirmer que l'image du Tepeyac n'a pas été peinte sur le modèle de la vision de l'Apocalypse.

UN CODEX INDIGÈNE.

« La Vierge de Guadalupe, avatar moderne de la Tonantzin aztèque de Tepeyacac, déesse à la fois terrestre et lunaire. » (L'Univers des Aztèques, p. 66) Et voilà comment se propagent les canulars dans les milieux savants de la capitale ! Je suis même sûr que Soustelle n'a jamais regardé attentivement la Vierge de Guadalupe. S'il l'avait fait, lui, il aurait remarqué qu'elle constitue un véritable glyphe sacré, une représentation en image de l'ensemble du mystère chrétien, qui prend le contre-pied méthodique de tout le symbolisme de Coatlicue.

« Un mythe célèbre raconte comment sur la "montagne du Serpent" (Coatepec) Coatlicue fut miraculeusement fécondée et donna naissance à Huitzilopochtli qui, brandissant son serpent de turquoise (c'est-à-dire : de feu), symbole des rayons solaires, massacra ses frères les étoiles et tua sa sœur la lune. » (L'Art du Mexique ancien, p. 23) Le mythe cosmologique est transparent : « Huitzilopochtli, c'est le soleil-héros des guerriers qui se défend, qui lutte et qui triomphe, invictus sol qui terrasse ses ennemis sous les flammes de son xiucatl. Chacune des personnalités divines correspond à l'idéal d'une classe distincte de la société aztèque, ou plutôt d'une des fractions principales de la classe dirigeante (...). En tout cas, s'il est exact

Fig. 14 : Fresque représentant Tlaloc le dieu de la pluie régnant sur son paradis le Tlalocan. Il surgit des flots où sont figurées des étoiles de mer ; il ouvre les bras et de ses mains ornées de coquillages coule de l'eau en grosses gouttes. Le visage est fait d'un masque aux larges volutes surmonté de l'oiseau Quetzal. Le buste est ceinturé de fleurs : au centre se détache la fleur solaire ou croix de Quetzalcóatl (époque classique de Teotihuacan ; d'après Soustelle, l'Art du Mexique ancien. p. 44).



que les mythes cosmologiques reflètent le monde, ce n'est qu'indirectement ; ils sont le reflet d'un reflet. La nature et ses phénomènes les plus visibles ne fournissent qu'une sorte de matière première qui est pétrie et mise en forme par les désirs, les aspirations et l'orgueil de chaque fraction du corps social. » (L'Univers des Aztèques, p. 105)

Soustelle a parfaitement expliqué toute cette mythologie céleste, terrestre et infernale (la classification tripartite est de lui) : « Nous ne nous trouvons pas en présence de "longues chaînes de raisons", mais d'une imbrication réciproque de tout dans tout à chaque instant » extrêmement cohérente, dont la logique propre dépend d'un ensemble d'« attitudes traditionnelles (...) sentimentales et affectives codifiées en mythes et en rituel », d'où est absente toute réflexion rationnelle sur l'expérience. « L'image mexicaine de l'univers est accordée au peuple mexicain ; c'est lui qu'elle reflète et non le monde. »

Nous demandons seulement à M. Soustelle : Comment se fait-il que le dernier avatar de cette conception de l'univers prenne le contre-pied de tous et chacun de ses éléments traditionnels ? Et qu'il les supplante d'un seul coup, en quelques années, sans violence, mais par la seule force d'une « accumulation de puissance sacrale » (Lafaye, p. 366) dont le charme irrésistible opère encore sur soixante millions de Mexicains, quatre cent cinquante ans après ?

IMMACULÉE CONCEPTION.

En effet, cette Femme semble mettre fin à l'antique lutte astrale, puisque le soleil l'environne, les étoiles ornent son voile et la lune la soutient en une parfaite harmonie cosmique.

D'abord, elle est entourée de nuages et semble ainsi régner sur les pluies dispensées jadis par le redoutable Tlaloc : « Pour les agriculteurs du centre, tout dépendait de la régularité et de l'abondance des pluies ; aujourd'hui encore, le début de la saison des pluies est attendu avec anxiété par des milliers et des milliers de Mexicains. » (L'Univers, p. 126) C'est pourquoi la crainte qu'il inspirait était si grande, « puisqu'il pouvait condamner le peuple à la famine en refusant la pluie, qu'on avait le sentiment de lui devoir toujours quelque chose, de ne jamais faire assez pour lui (...). Pour satisfaire ce dieu jaloux, on lui offrait comme victimes des enfants (...). On les conduisait en barque, sur la lagune, jusqu'à un tourbillon, où on les précipitait et qui les engloutissait. » (128)

La Vierge Marie, elle, sans rien demander d'autre que la prière – à « tous ceux qui, pleins d'amour pour moi, crieront vers moi et mettront leur confiance en moi », apporte déjà tous les biens du paradis terrestre de Tlaloc. Les arabesques d'or de sa tunique rose dessinent des fleurs identiques à celles qui décorent la fres-

cette légende laconique: « *1 m 50 de haut environ.* » C'est trop de dédain, vraiment ! C'est, dit-il la copie conforme de la Vierge à l'Enfant qu'on peut voir dans le chœur de la basilique d'Estrémadure, en Espagne. C'est se moquer de son lecteur ? Non pas. C'est esquisser la difficulté : la difficulté insurmontable, l'impossibilité de prouver une supercherie dans cette image que ses dévots affirment *acheiropoiétique, non faite de main d'homme*, par une identification de la technique et de la matière picturale que l'homme y aurait employées.

Le journal La Croix que personne ne soupçonnera de complaisance induite pour le « merveilleux » chrétien, insère dans son numéro du samedi 28 juin ce communiqué de l'Agence Associated Press, en provenance du Texas : « *L'IMAGE DE LA VIERGE DE NOTRE-DAME DE GUADALUPE n'a pas livré son secret à l'examen des rayons infrarouges. Le mystère demeure sur la manière dont l'image s'est imprimée et sur la conservation du tissu pendant 450 ans, alors qu'il ne tient pas plus de 20 ans d'habitude.* » Dans son laconisme, pareille information constitue une sorte de prodige. Ce pourrait être le signe avant-coureur d'une seconde « révolution silencieuse », analogue à celle qui vient de se produire dans certains laboratoires aussi sophistiqués que le Jet Propulsion Laboratory de Pasadena en Californie, ou le Laboratoire de recherche nucléaire de Los Alamos, et qui a imposé au monde le fait du Saint Suaire. L'expression de Ian Wilson s'applique aujourd'hui aussi bien à l'Image du Tepeyac : révolution parce que la nouveauté bouleverse des positions rationalistes et critiques acquises depuis deux cents ans ; silencieuse, « parce que, dirions-nous en paraphrasant Wilson, l'Image de la Vierge de Guadalupe demeure largement inconnue des milieux universitaires où l'on ne la considère pas comme un objet de recherche digne de respect », et que « le grand public l'ignore encore davantage » (cf. notre CRC n° 144, le Saint Suaire de Turin, preuve de la mort et de la résurrection du Christ). Il en va exactement de même de l'Image de Notre-Dame de Guadalupe du Tepeyac.

Celui qui est admis à l'examiner de près est tout de suite frappé par l'impossibilité, non pas métaphysique, mais technique, de cette « peinture ». C'est ce qui a saisi Ramírez Vásquez, l'architecte agnostique, aujourd'hui ministre, à qui fut confié le projet de la nouvelle basilique en 1976. Ayant demandé à étudier l'Image, il l'a si bien regardée qu'il est maintenant catholique. Ce ne fut pas une illumination mystique, non. Ce sont les propriétés étonnantes tant de la « peinture » elle-même que de son support textile, qui non seulement sautent aux yeux de qui la regarde attentivement, mais commencent à faire l'objet d'expertises scientifiques à l'instar du Saint Suaire.

LE L'EXPERTISE DU PROFESSEUR KUHN

Tout a commencé en 1936, lorsque Fritz Hahn, professeur d'allemand à Mexico, invité par le gouvernement

allemand aux jeux olympiques de 1936, s'y rendit en emportant avec lui deux fibres de l'ayate de Juan Diego, l'une de couleur rouge et l'autre de couleur jaune. Ces fibres avaient été confiées au docteur Ernesto Sodi Pallares par Mgr Francisco Jesús María Echavarría, évêque de Saltillo, auquel don Feliciano Cortés Mora, abbé de la basilique, avait fait don de quelques fils pour son reliquaire. Fritz Hahn, professeur de Sodi Pallares, était porteur d'une recommandation de Marcelino García Junco, professeur retraité de Chimie organique de l'université nationale autonome de Mexico, ami du docteur Richard Kuhn, directeur de la section de chimie du « Kaiser Wilhelm Institut », à Heidelberg. Je me suis rendu en avril dans cette ville pour consulter son successeur. Le résultat de l'analyse fut stupéfiant : Richard Kuhn répondit à Sodi Pallares qu'il n'y avait dans les fibres examinées aucun colorant d'aucune nature, ni végétal, ni animal, ni minéral. Les colorants synthétiques sont évidemment exclus, puisqu'ils n'ont commencé à être réalisés qu'à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle (Archives de la « Dirección General de Profesiones » ; cf. Carlos Salinas y Manuel de la Mora, Descubrimiento de un Busto Humano en los ojos de la Virgen de Guadalupe, ed. Tradición, 1976, pp. 62-68). Premier étonnement au résultat d'une analyse scientifique. D'autres vont suivre.

LES REFLETS D'UN ŒIL VIVANT

Dessinateur de son métier, J. Carlos Salinas Chávez, un certain mardi 29 mai 1951, observe à la loupe une photo de la Vierge de Guadalupe. Soudain en scrutant la pupille de l'œil droit, il croit discerner les contours d'une silhouette, comme le reflet d'un buste humain (fig. 17).

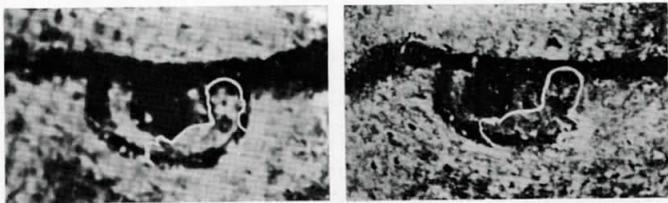


Fig. 17 : La « présence » extraordinaire de ce regard s'explique par les reflets qui l'animent : un personnage (détouré sur un agrandissement de l'œil droit, en haut à gauche, et de l'œil gauche, en haut à droite) sur lequel la Vierge abaisse les yeux, en se réfléchissant dans la pupille, en brise la rondeur et l'éclaire (clichés Salinas).

INTRODUCTION

Quoiqu'il fût clair, au terme de l'exhaustive communication que fit le Père Burrus au IV Encuentro Nacional Guadalupano, de décembre 1979, que le récit original de l'apparition de Notre-Dame de Guadalupe demeurât introuvable, tant en Europe qu'en Amérique¹, je promis, lors de ce Congrès, au Père Luis Medina Ascencio de faire des recherches dans le Fonds mexicain de la Bibliothèque nationale de Paris. J'apporte aujourd'hui le résultat de ce travail, comme le modeste mais fervent hommage de mon pays à Notre-Dame de Guadalupe pour le 450^e anniversaire de ses apparitions sur le mont Tepeyac.

J'ai aussi le sentiment de réparer ainsi une injustice. Car l'histoire du Fonds mexicain de la Bibliothèque nationale de Paris est l'histoire d'un brigandage. Outre le "Fonds ancien", dont José F. Ramírez dressa en 1855 le catalogue demeuré inédit, et les archives de Charency, d'Alphonse Pinart, et de l'abbé Brasseur de Bourbourg, il est principalement constitué par la collection que Joseph Aubin rapporta du Mexique en 1840 dans des conditions qui ne font pas honneur à cet universitaire français. Eugène Boban raconte comment Aubin, « *craignant avec raison que la douane de Vera Cruz n'examinât ses bagages et ne fit main basse sur ses collections de documents historiques – dont la "fuite" était sévèrement proscrite par la loi –, s'ingénia à les diviser, à les mélanger, à en effacer les numéros et les cachets de bibliothèques publiques ou particulières afin que ce mélange confus eût l'air d'un amoncellement de papiers sans valeur et passât inaperçu à la douane* »².

Aubin réussit sans peine : « *Il quitta le territoire mexicain en emportant sa collection entière, mais dans un désordre tel que lui-même n'eut jamais le courage de procéder à son classement.* » Il n'en tira d'ailleurs, de sa vie, aucun fruit pour le progrès des études américanistes. Ce fut un affreux gâchis : « *Et que de feuilles déchirées ! que de parties perdues dans les déménagements successifs ! que de documents précieux qualifiés de "tas de vieux papiers" et jetés peut-être au feu par les domestiques illettrés !* »

Rachetée par Eugène Goupil, dans l'intention de la léguer à la Bibliothèque nationale, la collection fut classée tant bien que mal par Eugène Boban. Il règne encore aujourd'hui dans ce trésor un immense désordre, qui demeure le remords perpétuel des conservateurs de ce Fonds. Les grands érudits américanistes s'intéressent principa-

1. ¿ Dónde está la colección de Sigüenza y Góngora ? (Cuarto Encuentro Nacional Guadalupano, éd. Jus, México, pages 45-66).

2. Eugène Boban, Documents pour servir à l'histoire du Mexique. Catalogue raisonné de la collection d'Eugène Goupil (ancienne collection Aubin), t. I, p. 14.